

Arrêtons le massacre de Paris !

Exemple emblématique du frénétique bétonnage de nos cités

Un comble ! Il faut que ce soit un péquin, de sa province arriérée, qui prenne le coup de sang pour défendre l'honneur et la beauté de la capitale française, et brandisse l'étendard de la révolte. Les ravageurs sont lâchés ; ils n'ont plus qu'une idée fixe : barbouiller d'horreurs bétonnées l'espace et la perspective de Paris en multipliant les gratte-ciel et autres monstruosité architecturales... On croyait Paris, qui est encore, et pour longtemps je l'espère, la capitale de la France — quoi que —, prémunie contre cette lèpre qui nous vient des États-Unis, en passant par la Chine qui veut faire mieux que les États-Unis, et se met à construire des *skyline* à tout va pour faire oublier qu'elle a été communiste tout en l'étant encore, et plus que jamais, comme s'ils étaient pris de frénésie de dresser leur pays tout en hauteur ; en passant par les fausses monarchies mais vraies dictatures pétrolières, les pétrolands arabes qui veulent faire mieux que les Chinois ; en passant par les Russes, les Indiens, pris eux aussi par ce vertige enivrant des grandes hauteurs architecturales, et tous les pays émergents qui ne rêvent que de recréer l'Amérique chez eux...

La belle civilisation de fin des temps qu'on nous prépare !

Le point de départ de cette grosse colère est le contraste saisissant entre deux informations antagonistes parues sur une même page du *Figaro* : l'annonce de la construction d'une tour de 300m de haut à la Défense (Tour Signal), et la mise en travaux de la Sainte Chapelle pour l'entretien et la réfection des vitraux ; deux mondes typiquement opposés, contradictoires, aux contrastes totalement antagonistes, qui s'observent dos à dos, dont l'un se veut la modernité criarde et tapageuse, l'autre un passé glorieux et riche de toute la charge symbolique de son histoire, dont il est de bon ton de considérer qu'il n'a plus de raisons d'être ; un passé gênant qui se doit de se faire oublier, ou, à la rigueur, d'avoir la pudeur de rester enfermé dans les musées disposés à cet effet. Désolé, mais mes référents axiologiques et moraux m'indiquent que la réalité est exactement le contraire ; les gratte-ciel sont l'annonce de l'anticivilisation et de la fin des temps, tandis que la Sainte Chapelle est le symbole de la foi, de l'avenir, de l'espérance, de la Lumière. Certes, la Sainte Chapelle n'a rien d'un bâtiment fonctionnel, mais tout d'un oratoire somptueux dédié par l'un de nos plus grands rois aux reliques de la Passion du Christ. On peut parler d'une châsse géante ou d'un reliquaire à la mesure de celui qui se désignait Lui-même Fils de l'Homme pour affermir le caractère humain de sa divinité. La Sainte Chapelle exprime, par sa magnificence architecturale, toute la fervente piétée de ce roi dont le règne fut transcendé par sa foi en Dieu : saint Louis IX. Bâtiment d'une extraordinaire finesse d'architecture, travaillé comme un bijou avec ses arcs et ses voussures d'une étonnante légèreté aérienne, avec les élancements de ses vitraux, les dentelles si finement ciselées des rosaces et des sculptures, il est le témoignage d'une époque, d'un temps haï par notre république judéo-maçonnique qui fut certainement la manifestation visible et tangible de l'authentique civilisation française.

Qu'on le veuille ou non, Paris est une ville plate, consacrée à l'horizontalité, comme les humains qui marchent et vivent horizontalement ; elle n'a pas vocation à s'étendre en hauteur, ni en surface d'ailleurs, puisqu'elle est contenue à l'intérieur de ses boulevards historiques ; il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Cette obsession des gratte-ciel, que l'on sentait monter comme une envie irrépressible depuis quelques années, est revenue en force chatouiller les désirs de grandeur des édiles socialistes parisiens. Et quels édiles quand on sait ce que socialisme veut dire ! À force de voir la construction de tours se multiplier aux quatre coins de la planète, surtout dans les pays dits émergents et les riches monarchies pétrolières, non seulement en nombre mais aussi dans des dimensions verticales proprement vertigineuses, dressées comme autant de défis relevant d'un dérisoire orgueil mal placé, ils se sont laissés

prendre par la folie communicative du temps. On veut des tours à Paris ; on en veut comme à New-York, à Shangai, à Dubaï et ailleurs... Mais Paris, c'est Paris ; Paris n'est ni New-York, ni Shangai, ni Dubaï, ni ailleurs ; Paris est limitée en hauteur, certes, mais seule la puissance et la richesse historique de son passé lui confèrent une verticalité qui contient toute son âme et ne trouve ses limites qu'au ciel.

Je n'ai nullement l'intention de faire un document technique, n'ayant pas les compétences requises ni le temps d'approfondir la question. Mais il faut savoir de quoi l'on parle. Il importe donc de préciser les hauteurs d'immeubles admises dans la capitale (gabarits) : 25, 31, — 37m (Tenu compte des hauteurs de plafonds des bâtiments anciens) dans certaines zones périphériques, et c'est déjà trop. On commence à entendre dire ici et là qu'on va tripoter les règlements de l'urbanisme ; mais si on en parle, c'est pour préparer l'opinion et lui assener les chiffres qui circulent : on va construire des ensembles de tours de 150, 180 voire 200m et plus dans les zones périphériques, probablement situés au niveau des portes de la capitale (à titre de comparaison, la Tour centrale Maine-Montparnasse : 210m).

Dans les pays émergents, ex-pays sous-développés, que l'on compte aussi parmi les pays industrialisés, l'obsession de la verticalité est devenue chez eux un désir d'affirmation, de domination, une volonté de rattraper un retard rédhibitoire et humiliant, afin d'effacer les derniers complexes de la colonisation ; plus on est haut, plus on est grand ; plus on se montre, plus on est fort — du moins en apparence... Ils se contentent de cette expression primitive et ostentatoirement coulée dans le béton pour affirmer leur besoin de se réaliser face à la domination civilisationnelle de l'Occident dit chrétien ; en Chine, où cette obsession tourne à la névrose collective, les *Manhattan* poussent comme champignons après la pluie dans toutes les mégapoles du pays, prenant parfois des allures démentielles tellement cet urbanisme moitié yankee, moitié stalinien, stigmatise la paranoïa du système communiste (une ville de 500 000h, c'est quasiment une bourgade en Chine) ; dans les Émirats Arabes Unis où s'étend un projet d'immense conurbation le long du Golfe persique, d'Abou Dhabi à Dubaï, sur plus de 100 km, Dubaï s'est donné l'objectif de construire les tours les plus hautes du monde ; la tour Burj Dubaï qui domine avec ses 800m et ses 162 étages est à peine édiflée que déjà des projets de records s'annoncent, 1100m, voire le projet le plus fou : 2700m... Partout dans le monde, c'est la course au gigantisme ; et pour quel projet de civilisation ? Du vent, pas plus, sinon la petite satisfaction bien piètre de damer le pion aux Occidentaux ; seulement du vent ou l'art de jeter l'argent du pétrole aux tornades de sable qui submergeront tôt ou tard le chaos moyen-oriental. Une consolation toutefois : d'après les spécialistes en démolition contrôlée, il faut 11 secondes pour faire tomber une tour de sa hauteur, fût-elle la plus haute du monde ; allez, soyons beaux joueurs, donnons-leur quelques secondes de plus. Le progrès n'a pas que des inconvénients...

En France, les édiles, tous partis politiques confondus, y compris les écolos-pastèques avec leurs arguments habituels tordus, touchés par ce vertige communicatif, n'ont qu'une idée fixe : rattraper le retard ; et en avant pour densifier, surdensifier les espaces urbains ! Vive le béton coulé dans les trois dimensions ! Que la fête au gigantisme commence !... Paris est la première visée par cette contagion névrotique qui n'est même plus raisonnée, même plus raisonnable ; les projets pointent de partout. Mais rappelons d'abord ce qu'est Paris. La ville au monde où l'on trouve le plus grand nombre de musées ; j'en conviens, ce n'est vraiment un pas signe de dynamisme ni d'avenir... Ce qui est important, c'est que Paris elle-même est un musée vivant, probablement l'une des villes-musées les plus riches et les plus dynamiques du monde, dont profitent outrageusement ceux qui se donnent pour objet de la défigurer, ou ceux qui se sont toujours idéologiquement révélés contre le génie grandiose qui l'a fixée à jamais dans la pierre ; elle est une bonbonnière d'évocations, de souvenirs, d'histoire, dont chaque rue, chaque monument, chaque immeuble, porte témoignage et laisse une trace ineffaçable ; immense œuvre

accomplie que l'on doit, que l'on veuille ou non, à l'Ancien régime et au Second Empire, et dont la République a récupéré le prestige historique pour en profiter toute honte bue.

Regardons un plan, ou mieux, sur Internet ; observons la structure urbaine telle que la photo satellite nous la restitue : nous voyons une organisation et une orientation des grands axes de circulation en forme d'étoiles reliées entre elles, formant une sorte de toile, de maillage arachnéen du plus heureux effet, allant de la ruelle à la plus grande artère ; on distingue très clairement les grandes avenues auxquelles se rattachent les rues comme autant de canaux capillaires répartissant la circulation ; le tout donne un sentiment d'équilibre et d'harmonie probablement unique, que vient renforcer l'architecture audacieuse des alignements haussmanniens, mais pas seulement. On ne retrouve ce type d'urbanisation nulle part, sauf dans deux villes situées aux États-Unis où il sert de substrat à la classique structure en damier des villes américaines : Washington et Détroit. Rien de surprenant : l'architecte urbaniste à l'origine de ces deux villes est le Français Pierre-Charles L'Enfant. Nous avons là toute la différence de culture qui distingue l'esprit originel français du pragmatisme vénal des anglo-saxons. Remarquons que la capitale fédérale américaine est la seule ville des États-Unis à interdire les buildings centraux (*downtown*), les immeubles ne devant pas dépasser en hauteur la coupole du Capitole... Comme Versailles, en somme : aucun immeuble environnant ne doit dépasser en hauteur le château.

De nombreux accrocs aux règlements de l'urbanisme et autres accommodements viennent rompre cet équilibre et menacent l'avenir historique de Paris. Les concepteurs et autres promoteurs, publics ou privés, ne sont pas des anges de bénédiction ; ils sont là pour faire du business, du rentable, du monnayable, du cash immédiat, pas pour satisfaire les préventions rétrogrades et passéistes des nostalgiques du Vieux Paris : il faut « bousculer les conservatismes », entend-t-on dire ici et là... Et si on bousculait les moderno-progressistes pour les empêcher de nuire ? On les sent qui enragent de ne pouvoir empiler les étages les uns sur les autres, dans Paris comme dans les autres grandes capitales du monde ; surtout au prix où est le m² intra-muros à Paris, même en périphérie ; une tour de 50 étages, c'est multiplier la surface du sol par cinquante, et les revenus avec... De quoi faire saliver les spéculateurs immobiliers et les rendre fous furieux... Il existe 130 églises dans Paris, le plus souvent situées aux meilleurs emplacements de la capitale ; j'imagine ces bobos, véritables cinglés du bétonnage, passant devant un de nos lieux de culte catholique monumental, maudire chaque fois ces inutiles antiquités dédiées à la superstition, comme diraient leurs ancêtres jacobins, alors qu'ils pourraient réaliser de si belles affaires en construisant à la place de magnifiques buildings susceptibles de rapporter beaucoup, beaucoup d'argent... 130 tours, vous vous rendez comptes ? Sans compter les couvents qui gaspillent de la place. De quoi décrocher le gros lot !

Déjà, on a la tour Maine-Montparnasse, d'une laideur intentionnelle sinon provocante, soit par médiocrité, soit par je-m'en-foutisme, que l'on aurait bien vue se faire oublier dans un *skyline*... Solitaire, elle a l'air plantée là, stupide, aussi incongrue qu'une verrue sur le nez d'une jolie fille, démontrant à quel point ce type d'architecture fonctionnelle se démode vite ; on a également en bordure de Seine cette frondaison de tours d'une trentaine d'étages et plus, dites Front de Seine, ayant déjà dépassées de loin les hauteurs limites, qui grignotent l'espace proche de la Tour Eiffel, et enferment petit à petit les perspectives de la Seine dans une façade discontinue de béton et de verre... On pourrait multiplier les exemples des erreurs, pour ne pas dire des horreurs architecturales, qui défigurent la capitale ; comme cette provocation qu'on appelle, *horresco referens*, la Bibliothèque François Mitterrand, qui n'est pas moins que l'ex-Bibliothèque Nationale de France, monument immense par son contenu et sa destination, humilié par le nom de personne qui lui est attaché ; ou le gratte-ciel du nouveau Palais de Justice de Paris, aussi austère, glacial, peu engageant, que ne l'est la justice républicaine ; on n'en finirait pas... Restons sur les buildings et ceux qui menacent de détruire le charme esthétique de ce Paris si chargé d'histoire et de poésie, comme la tour maçonnique Triangle (ex-

Pyramide) annoncée au Parc des Expositions de la Porte de Versailles, ainsi que les projets qui se profilent ici et là aux différentes Portes de Paris ; on voit même des projets délirants de skylines recouvrant tout ou partiellement la Seine.

Je me pose souvent cette question : quand je vois les réalisations architecturales de nos anciens — il suffit de lever le nez en flânant dans les rues ou de pénétrer dans certains lieux, pour ne m'en tenir qu'à la capitale —, je me demande si les architectes modernes, comparés à leurs prédécesseurs, auraient réussi à dépasser le niveau d'arpète ou de grouillot de bureau dans leurs cabinets d'architecture. Quand on sort de la Ville, combien est-on frappé par l'urbanisation bolchevique qui caractérise tant la fameuse Ceinture rouge héritée du temps jadis, quand les communistes étaient les rois de la banlieue, et que les militants du parti prosoviétique arpentaient les cages d'escalier pour encarter la population !... Quel contraste avec le Paris intra-muros ! Est-il spectacle plus déprimant que cet urbanisme stalinien fait de barres et de tours hideuses, d'entassements péri-urbains, qui bornent les horizons autant que les esprits ? Ces grands ensembles, on les a construits pour le blaireau de base, le franchouillard quelque peu fossilisé, le plouc mal dégrossi, qui débarquait de sa cambrousse provinciale pour alimenter en main d'œuvre à bas coût les usines circonvoisines ; on faisait rêver le Bidochon de banlieue en les affublant de noms bucoliques genre Chanteloup, le Haut du Lièvre, les Minguettes, le Mirail, les Grésillons..., pour ne pas le dépayser ; c'était autre chose que sa campagne pourrie où il y avait encore des oiseaux, des arbres, des prés, des vaches, de la gadoue qui crottait les semelles. Ces cités cauchemardesques ne pouvaient être, a fortiori, qu'idéalement adaptées aux populations allogènes venus de tous horizons de la planète prendre la place, tout ou partiellement, des autochtones... Les Français avaient testé le bonheur communiste, il convenait désormais de le partager sans réserve avec le tiers monde affamé (ou soi-disant) qui déboulait dans ces clapiers urbains, les yeux illuminés d'extase, comme s'il avait touché le septième ciel d'Allah avec ses houris à la virginité auto-régénérable... Le néo-communisme militant islamo-marxiste ou trotsko-mahométan offrait à l'humanité souffrante le bonheur ici-bas, payé rubis sur l'ongle par le contribuable français. Quel Paradis terrestre pour les humbles et les prolétaires de tous les pays que ces structures de béton habitables, dites à loyer modéré ! Finies les vaines civilisations du passé, vive la table rase ! Il s'est trouvé des dizaines d'architectes français, et des grands prix de Rome, pour signer sans hésiter ces immenses pourrissoirs communistes où viennent s'échouer par vagues successives les « déshérités » du monde entier...

Pourtant, en matière de logements dits « sociaux », là encore il suffit de regarder les ensembles d'immeubles qui s'échelonnent le long des boulevards des maréchaux ou dans certains arrondissements de l'est parisien, pour constater que nos anciens n'avaient pas si mauvais goût, même dans la bâtisse de classe sociale destinée aux travailleurs modestes. Rien à voir avec le logement moderne dit HLM pour gueux en transhumance, même si le confort et la promiscuité laissaient à désirer. Il y avait une échelle humaine, car la dimension de la ville existait encore.

Les architectes modernes sont toujours à justifier leurs horreurs architecturales en développant un pathos abscons de type art contemporain totalement indéchiffrable ; c'est presque un tic, chez eux ; depuis plus de soixante ans, tout se passe comme si les politiques d'aménagement de la capitale s'étaient données comme objectif de détruire ce qui existe pour ériger à la place de la laideur, du fonctionnel barbare, à seule fin de faire vivre le citoyen dans un environnement dépressif, limite psychédélique. L'architecture moderne semble issue de la convergence de trois influences perverses : le communisme, l'art contemporain, la psychanalyse ; trois structures mentales, jamais éloignées de la drogue et des paradis artificiels, sinon des hôpitaux psychiatriques. L'art contemporain exalte la provocation bourgeoise et la porte à son comble ; il émoustille l'œil du bourgeois néo-progressiste qui n'aime rien tant que se faire flageller ; c'est pour cela que tant de milliardaires incultes, n'ayant pas dépassé le stade pipi-caca-boudin de la prime-enfance, ou de politiciens encore plus gogues que démagogues, trouvent dans l'art

contemporain la révélation la plus manifeste de leurs goûts pour les décharges publiques à l'air libre. Pour le communisme, on sait que la Ceinture rouge a été calquée sur son modèle affectionné : l'Union Soviétique et l'urbanisme concentrationnaire bolchevique ; quant à la psychanalyse, elle a pour but de faire vivre les névrosés dans un univers de déréalisation constante, imposé par des déviants qui cherchent à se soigner en contaminant leurs patients ; la plupart du temps des ensembles de déments qu'on rend visuellement obligatoire à l'homme de la rue puisqu'il ne peut y échapper, et qu'on lui fait subir sans même lui demander son avis. Nous avons-là les vrais fondements psychologiques, idéologiques, et pas seulement économiques, qui déterminent l'engouement soudain de nos édiles républicains pour l'urbanisme style clapiers humains, et la bétonisation à outrance des espaces naturels (1).

Le débat s'est également porté sur le caractère antiécologique des tours ; peu importe les arguments des uns et des autres, il est évident qu'une tour exposée de tous côtés au froid, à la chaleur, au soleil, à l'humidité, à la pression du vent, coûte énormément plus cher en énergie et en bilan carbone que des immeubles équivalents au sol ; d'autre part les superstructures du building doivent être considérablement renforcées par rapport à un immeuble classique de 5/6 étages, ainsi que les fondations qui doivent être profondément ancrées dans le sous-sol ; la tour Montparnasse de Paris a nécessité un énorme « trou » de plus de trente mètres de profondeur qui a longtemps défrayé la chronique avant le commencement des travaux ; il était devenu un lieu de visite, mais aussi le rendez-vous branché des suicidaires de la capitale, attirés par le vertige fatal du vide (où ne va pas se loger le snobisme !) La tour repose sur 56 piliers de béton armé, dont certains de 3,50m de diamètre, s'enfonçant à 70m au-dessous du niveau de la rue. Imaginons les infrastructures au sol d'une tour de 800m ! L'architecte Jean Nouvel est connu pour cette boutade : « L'ascenseur pollue moins que la bagnole ». Sauf que pour se propulser en hauteur et à une vitesse respectable, il faut des ascenseurs ultra-rapides ; et plus on a d'étages à monter, plus il faut aller vite, plus il faut combattre la gravité, plus on dépense d'énergie. De même à la descente où il faut la ralentir aux arrêts (énorme perte d'énergie). Le seul avantage des tours est qu'elles sont économes en artificialisation de terrain. Certes, mais parfois, il paraît plus judicieux de s'étendre à l'horizontale afin de rester à l'échelle humaine ; le paysage urbain n'en sera que plus salubre, et les gens vivront dans un environnement plus harmonieux. Cela nous amène au complexe de la Défense. Ce sera la conclusion de ce document...

*

En 1958 et après bien des tergiversations, l'État gaulliste décide de mettre en œuvre un projet de quartier réservé aux affaires ; le lieu choisi ne l'est pas au hasard : c'est le magnifique Rond-Point de la Défense, ainsi nommé en mémoire du siège de Paris (1870). Il se situe sur ce qu'on appelle l'Axe Historique de la capitale, à l'extérieur de la ville, au-delà de la Seine, symétrique de la place de l'Étoile (2) dont il est une réplique un peu égarée à la campagne, dans la perspective de Nanterre, au milieu d'usines, de villages urbanisés, de champs. Tout est à faire. Tout est à construire. L'idée d'ériger un quartier d'affaires n'était sans doute pas mauvaise en soi, à condition de maintenir un équilibre entre les différents corps sociaux constitutifs de la Cité, à commencer par les rues et les commerces... Ils vont faire exactement le CONTRAIRE. L'État crée pour les besoins de la cause un organisme public *ad hoc*, l'EPAD (Établissement Pour l'Aménagement de la Défense) afin de mener à bien la réalisation de cet imposant projet à vocation internationale, s'étendant sur trois communes : Puteaux, Nanterre, Courbevoie. Ils vont commettre deux erreurs fondamentales : 1) sacrifier le Rond-Point ; 2) appliquer la Charte d'Athènes qui s'appuie sur le principe de séparation de circulation des voitures et des piétons (fini les rues), ce qui va avoir pour conséquence d'isoler les immeubles de bureaux de la ville et de toute activité urbaine ; après les heures de travail, la Défense se révèle un désert lugubre de béton, de verre et d'acier ; il faudra la construction d'un grand centre commercial et multiplier les animations de surface pour atténuer cet effet sinistre (3).

Mais je vais m'en tenir ici au Rond-Point proprement dit. Si l'on a sous les yeux une photo aérienne de l'époque, on est surpris à la fois par l'épure remarquable du tracé d'origine, sa dimension qui le rend identique à la place de l'Étoile, rayonnant de ses six branches au lieu de douze ; cette photo donne l'impression étonnante d'un immense espace circulaire en attente d'un aménagement digne de ce nom ; l'artère principale prolonge ce qu'on appelle la Voie royale, c'est-à-dire l'avenue Charles de Gaulle et l'avenue de la Grande Armée, dans la perspective de l'Arc de Triomphe et la continuité des Champs Élysées ; elle possède la même largeur de voies, les mêmes contre-allées. En réfléchissant un peu, il y avait cinquante manières d'envisager un aménagement heureux de ce qu'on appelle le quartier de la Défense, dont la plus équilibrée, la plus harmonieuse, consistait à utiliser le site existant et à le mettre en valeur ; mais l'État républicain français est ainsi fait qu'il est dirigé par une faune bizarre de fonctionnaires bornés et « bas du cul » d'un côté, et de l'autre, de technocrates incultes et sans imagination. Alors on a été au plus facile : on a imité les Américains ; c'est normal, le vassal imite toujours son suzerain et se doit de manifester les preuves de son asservissement... Il fallait leur montrer, aux Américains, de quoi on était capable, qu'on pouvait faire aussi bien que nos maîtres en matière de gratte-ciel, et peut-être mieux qu'eux, histoire de leur en remonter. À partir de la construction du CNIT, qui empiète déjà sur le site, toute la démarche des promoteurs sera orientée vers la création d'un skyline à l'américaine ; pour cela on va massacrer le Rond-Point de la Défense ; on va lui substituer un ensemble hétéroclite de tours de grande hauteur comme posées à la va vite, selon l'inspiration de chacun, sans même un plan d'ensemble vraiment précis et cohérent, à l'exception d'une esplanade bizarre, ornée d'une soixantaine de sculptures dédiées — il va de soi ! — à l'art contemporain...

Cette incroyable attirance pour les gratte-ciel qui obnubile tant d'humanoïdes, je l'ai eue moi-même, mais à l'âge de douze ans, quand je lisais des BD ou les *comics* américains de l'époque ; je l'avais peut-être encore vaguement à vingt ans (n'oublions pas que nous étions dans les Trente Glorieuses)... Je me souviens de la première tour construite à l'angle de la Seine et du Pont de Neuilly (tour Nobel), ayant eu à me rendre sur le chantier à l'époque... Certains, à la soixantaine bien mûre, n'ont toujours pas mûré la question ; ils croient encore que l'avenir de l'humanité s'inscrit dans la dimension verticale d'édifices toujours plus haut, et au-delà des immenses extensions urbaines annoncées (ou « étalement » comme ils disent), telles la métropole du Grand-Paris, le Grand-Lyon, le Grand Marseille, etc. Où cela va-t-il s'arrêter ? le Grand-Paris, c'est actuellement dix millions d'habitants ; mais est-ce avec l'objectif extravagant d'atteindre les trente millions d'habitants, comme l'envisagent certains décideurs dans leurs délires les plus fous ? Est-ce le mythe de Babel (confusion) qui les travaille, qui les affole ?

Aussi sûrs d'eux que les financiers cosmopolites et apatrides menant le monde à sa perte, ils nous entraînent dans un urbanisme artificiel à usage fonctionnel sans âme, sans vie, voué à l'assomption et à l'ascension de ces nouveaux damnés de la terre qu'on appelle bureaucrates, et dont la raison d'être la plus humainement supportable est de bureaucratier à longueur de journées pour gagner leur humble et misérable vie. Que des bureaux à perte de vue ! Des bureaux à en donner le vertige, c'est le cas de le dire, peut-être la nausée : la Défense emploierait autour de 150 000 personnes... Et on s'en doute, il n'y a pas que la Défense à bureaucratier dans Paris. La preuve ? la Métropole du Grand Paris totalise une surface de bureaux de 45 millions de m². Pour bureaucratier, ça bureaucrate ferme dans le Grand Paname ! Bah, après tout, qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! Oui, qu'importe ces billevesées de bilieux rétrogrades puisqu'il faut toujours être le plus haut, le plus grand, le plus cher, montrer qu'on est le plus fort, qu'on existe ; montrer qu'on en est et qu'on en a.

Paris intra-muros avait su se prémunir à peu près contre cette névrose du troisième type et de la quatrième dimension ; aujourd'hui, la capitale française est réellement menacée, réellement en danger. Si l'on n'y met un coup d'arrêt, son visage de madone sera défiguré à jamais

par les saletés urbaines des promoteurs immobiliers, architectes, politiciens, et autres massacreurs d'espaces naturels, bétonneurs d'environnements artificiels. Comme toujours, les spéculateurs auront gagné. Mais l'humanité aura perdu. L'architecture moderne, la finance internationale, l'art contemporain, notre République ont décidément le visage de Satan quand il grimace sa haine du beau, du bien, du vrai. (2008)

1. Il est possible de se faire une idée de ce que fut réellement cette folle urbanisation autour de Paris extra-muros à partir des années 1950-60, au travers de certains films de l'époque ; cet horrible coulée de béton officiellement dénommée HLM, dont la partie Est et Nord de la couronne extérieure de Paris fut qualifiée de « Ceinture rouge », en référence à l'urbanisation à la soviétique des municipalités communistes ; on rase aujourd'hui les HLM pour en reconstruire de nouveaux, tout aussi laids si ce n'est plus, appelés « logements sociaux », passant du style clapier concentrationnaire au style troglodyte végétalisé cosmopolite ! Ces ensembles HLM, construits à la va vite, servirent souvent de décors naturels à la belle époque du cinéma. Parmi ces films, trois ont retenu mon attention : *Mélodie en sous-sol* d'Henri Verneuil (Gabin, Delon), 1963 ; *Archimède le clochard* de Gilles Grangier (Gabin, Blier), 1959 ; *Le Chat* de Pierre Granier-Deferre (Gabin, Simone Signoret), 1971. Pour la Défense, Le Chat peut être interprété comme un véritable manifeste contre les grands ensembles ; voici ce que dit à ce propos la fiche Wikipédia : « Le chat s'inscrit aussi dans une série de films mettant en scène Jean Gabin, témoignant d'une forme de rejet, au cinéma, des grands ensembles en construction. Le chat est à ce titre emblématique, de la même façon que *Mélodie en sous-sol* en 1963, ou *Rue des prairies* en 1959 [film de Denys de La Patellière (Gabin, Marie-José Nat)]. Les grands ensembles sont en train d'être construits, et ils détruisent le monde dans lequel les personnages incarnés par Jean Gabin et Simone Signoret vivaient, celui des pavillons de banlieue. » Remarquons que les quatre films cités ci-dessus, dont trois dialogués par Michel Audiard et le Chat par Pascal Jardin, sont considérés parmi les meilleures interprétations de Jean Gabin et des acteurs qui partagent avec lui les premiers et seconds rôles.

Dans *Le Chat*, un échange dans une scène secondaire du film entre Nelly (Annie Cordy), la patronne de l'hôtel (hôtel de quartier pompeusement nommé *Floride*, avec vue sur les chantiers en démolition !), et un (probable ou improbable) représentant de la ville de Courbevoie (Carlo Nell) qui négocie les arrêtés d'expulsions pour libérer les lieux, montre l'état d'esprit des habitants. Julien Bouin (Jean Gabin), un vieil ami de Nelly, s'est installé provisoirement à l'hôtel.

— *Nelly*. Et d'abord, mon hôtel, il est condamné comme tout le quartier... Le jour de l'expulsion, moi, je veux avoir qu'à déménager. Finalement, j'ai acheté à Clamart.

— *Le représentant de la municipalité*. Clamart ?

— Ben, oui... Ici, c'est la poussée vers l'Ouest ; elle n'aura jamais de fin. Ils finiront les pieds dans l'eau.

— Et quand vous voulez partir ?

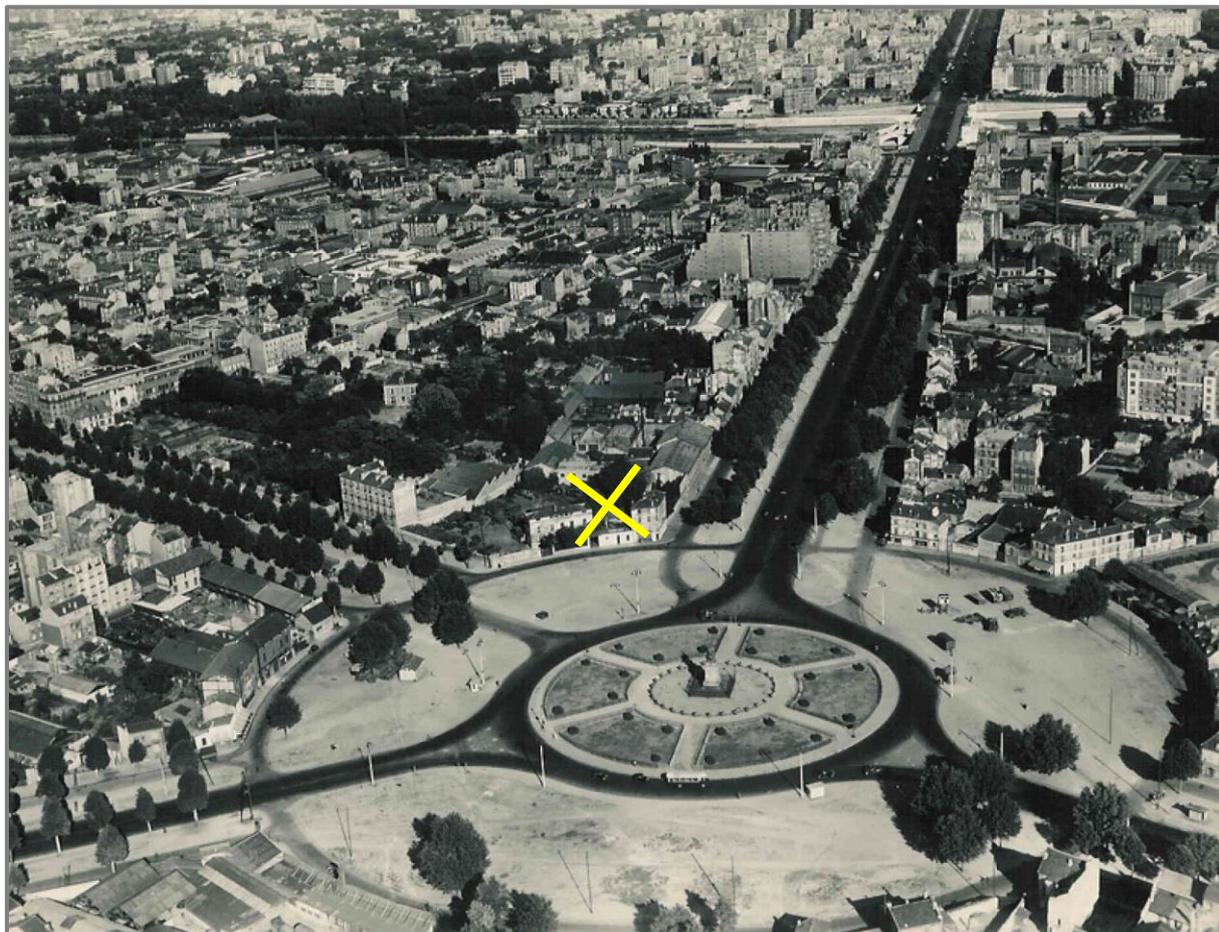
— Tout de suite.

— Il faut qu'on se mette d'accord sur les plans.

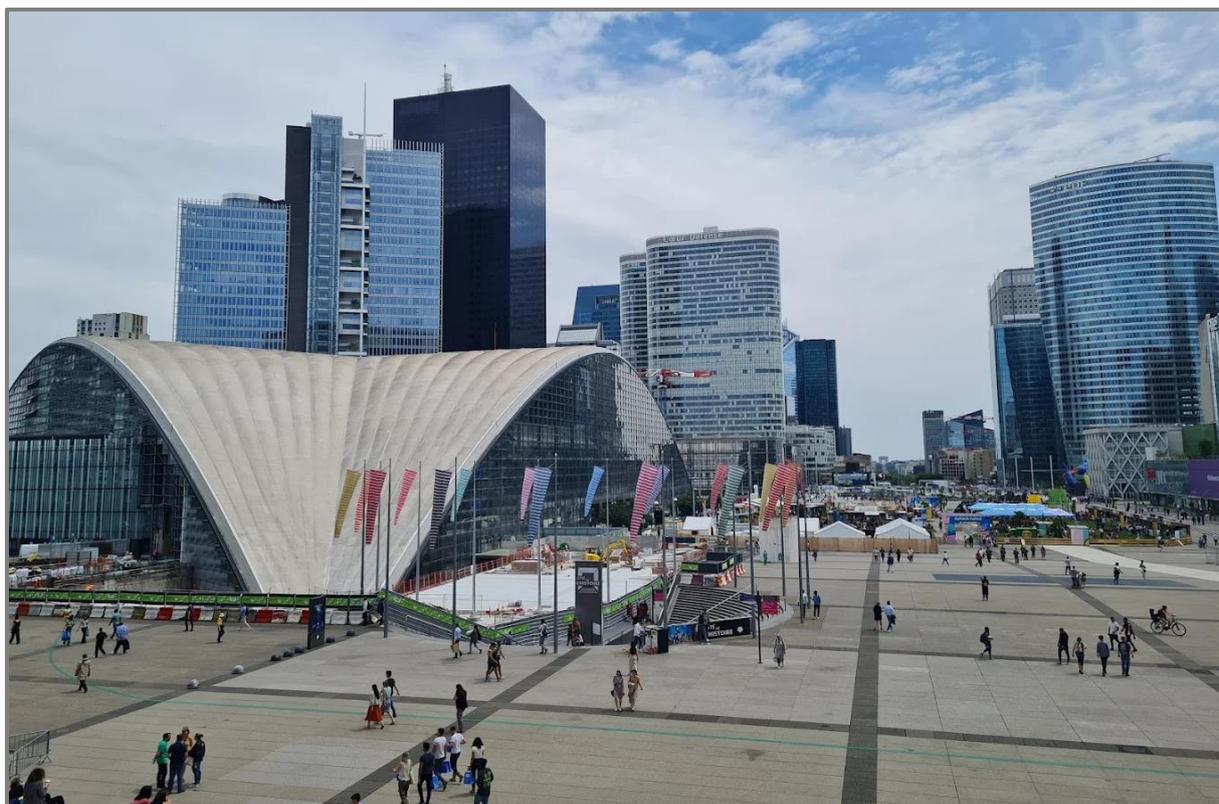
— Les plans, j'en ai plein la tête ; je ne pense qu'à ça depuis six ans... Allez, à la vôtre !

Le pouvoir gaulliste entendait à cette époque utiliser le projet de la Défense pour évincer les communistes des trois municipalités concernées, groupées autour de l'une des deux extrémités du fameux axe historique, une sorte d'abcès de fixation bolchevique, soit : Puteaux, Nanterre, Courbevoie. Les communistes représentaient encore plus de 20 % de l'électorat en France. Par leur entrisme, leur activisme militant au sein des structures de l'État et de la fonction publique, avec l'appui du syndicat CGT, leur poids relatif dans l'opinion était considérable ; ils en étaient arrivés à contrôler la presque totalité des municipalités de banlieue. Les gaullistes entendaient également empêcher qu'ils puissent s'étendre et prolonger la Ceinture rouge vers l'Ouest. De nombreux projets résidentiels comme Parly2 (ex-Paris2), Le Parc de Rocquencourt, Versailles Grand Siècle (sic) et d'autres, verront le jour à la même période pour attirer les classes moyennes et supérieures, c'est-à-dire l'électorat naturel de la « droite » républicaine. C'est à propos de ces nombreux projets d'urbanisation qu'on a parlé pour la droite de Conquête de l'Ouest, en opposition à la Ceinture rouge communiste.

2. Le plan de la Place de l'Étoile (Charles de Gaulle) serait une reproduction de l'Étoile Royale, située à l'extrémité du Grand Canal de Versailles, récemment restaurée et remise en honneur. L'ensemble Étoile et Grand Canal aurait suggéré à Le Nôtre, le grand jardinier de Louis XIV, ce qui deviendra la célèbre perspective des Champs Élysées, la Voie Royale, englobant, à partir des Tuileries, la place de la Concorde, le Rond-Point des Champs Élysées, la Place de l'Étoile, jusqu'à la Seine. Le Rond-Point de la Défense, disparu aujourd'hui, devait compléter ce schéma urbain. Nos anciens avaient du génie, du bon goût, le sens de l'harmonie et des proportions. Tout ce qu'on ne trouve plus chez nos architectes et urbanistes modernes, des gâcheurs de béton.



Le Rond-Point de la Défense à six branches, symétrique de la place de l'Étoile. En haut, le pont de Neuilly et la Seine. La croix, emplacement du CNIT.



Le pan de toit retombant du Palais du CNIT correspond au bord externe de l'ex-Rond-Point de la Défense (la croix sur la photo précédente). Si le Rond-Point apparaissait sur la photo, il occuperait de façon partielle toute la partie inférieure de l'image. Depuis cette photo, le site de l'Épad s'est surdensifié de tours toujours plus hautes. En avant-plan, non visible, la Grande Arche, symbole maçonnique mitterrandien, est construite sur l'emplacement du Rond-Point. Un panorama monstrueux de verre et d'acier répliqué presque à l'identique dans toutes les capitales et grandes villes du monde. L'Épad étant situé sur une boucle de la Seine, il rejoint aujourd'hui l'autre rive du fleuve et a changé de nom pour devenir Epadesa. À noter que les trois grands projets de tours de plus de 300m, Signal, Hermitage (investisseur russe), Phare, sont actuellement suspendus ; probablement ne verront-ils jamais le jour.

3. Un journaliste-éditorialiste du PAF, nettement engagé à l'extrême gauche pour les idées, mais ne refusant pas les sursalaires que touchent les journalistes de propagande de ce même PAF, voulant dénoncer l'esprit versaillais de La Manif Pour Tous (contre le mariage homosexuel et autres hérésies sociétales), s'était aventuré à lancer un jour à la télévision : « Si j'étais Président, je raserai le château de Versailles pour que nous n'allions pas cultiver la grandeur de la France. » Je ne suis pas sûr que cela soit une simple boutade ! Si le personnage en question pouvait entendre ma réponse, elle serait la suivante : « Si j'étais Président, je raserai le quartier de la Défense pour que nous n'allions pas cultiver le culte du Veau d'Or. » Ce n'est pas une boutade.
